

LE POT' LICOT

N° 116



L'homme devient ce qu'il pense (...). C'est pourquoi, on le comprendra sans grande difficulté, il est préférable de ne pas s'habituer à penser n'importe quoi.

Michel Fromaget, *Corps-Ames-Esprit*, Introduction à l'anthropologie ternaire, Ed. Albin Michel, 1991.

Le renoncement est la clef de tout voyage. Penser que le voyage pourra améliorer les schémas existants, améliorer votre vie sous sa forme présente est un non-sens ; si l'on espère retrouver tout ce que l'on a, matériellement, socialement et humainement tel quel au retour, autant rester chez soi, en multipliant comprimés et bouteilles vides. Voyager vraiment, c'est renoncer. Risquer. Ignorer la date du retour, tout comme ses modalités.

Josef Schovanec, *Eloge du voyage à l'usage des autistes et de ceux qui ne le sont pas assez*, Ed. Plon, 2014.

LE POT' LICOT

Au menu du Pot'licot

Editorial : P.3

Les voyage nourrissent le
Petit Peuple P.5



Le Pot'licot parle du Pot'li-
cot P.10



Dessin de couverture de Jérôme. Dessin de dernière page de Nicole.

Histoire de sabordage.

Quand on me lit, est-ce que je suis handicapé ? demande Arthur. Sa question s'adresse certainement autant à lui-même qu'à nous. En réfléchissant sur le travail d'écriture proposé par l'atelier Pot'licot, Arthur a saisi que c'est en s'énonçant en première personne qu'on ouvre un nouveau monde, un monde de la présence dans lequel les différences s'estompent.

Parler est voyager. C'est prendre le risque de s'annoncer et donc d'être accueilli ou refoulé. Nos grands récits commencent par un voyage, souvenons-nous d'Ulysse, d'Abraham, du Singe pèlerin, d'Œdipe, du Petit Poucet ou encore de Bilbon Saquet. Aller vers soi, c'est sortir de soi. Voyager, c'est se délier de nos crispations identitaires et découvrir, au fil de l'aventure, combien elles nous enferment.

Depuis que le Pot'licot se conçoit comme un atelier d'écriture, il nous revient sporadiquement qu'on ferait dire aux personnes des choses qu'elles ne disent pas. Je peux affirmer, l'ayant moi-même animé, qu'il n'en est rien. Au contraire, nous sommes nous-mêmes surpris par ce qui se dit, tant par les personnes handicapées que par nous-mêmes.

C'est une réalité. Tous les parents découvrent un jour que leur enfant dit à l'institutrice ou au chef scout des choses qu'il n'a jamais dites à la maison. Nous savons tous qu'il y a des choses qu'on ne parvient pas à dire à ses proches, mais que l'on parvient à dire à des tiers. On sait encore qu'on peut dire des choses dans un endroit tout en disant d'autres choses ailleurs sans pour cela mentir – c'est qu'on pense et parle en situation et en relation, en rebondissant sur les mots et les pensées des autres.

Il est toujours bouleversant de faire l'expérience d'un « je ». Je croyais être ceci, et je me découvre autre. Je croyais connaître l'autre, puis je découvre que l'autre n'est pas une chose dont on fait le tour mais un être qui s'énonce et qui s'annonce selon des enjeux qui lui sont propres. Ce chemin qu'ouvre le « je » est vertigineux. Bien vite on apprend à s'en détourner par peur de blesser, de déstabiliser ou d'inquiéter nos proches. Parfois même on est contraint de se taire.

Nous avons tous fait ces expériences. Il est et restera toujours difficile de faire entendre notre parole. Il est si facile de dénigrer la parole d'autrui et d'affirmer qu'il ne pense pas ou ne sait pas ce qu'il dit. Nous avons besoin d'être soutenus dans cet effort. Mais on ne peut soutenir autrui que si on est prêt soi-même à entrer dans ce dialogue où les paroles s'échangent en vérité et en liberté.

Suite p.4 →

Les travailleurs sociaux vivent la question d'Arthur sous son autre facette. Ils se demandent si on ne les prend pas pour des handicapés, des naïfs ou des drôles quand ils prennent la parole. C'est qu'ils ne parlent pas « gros sous », or, on sait qu'en ces temps, c'est le seul débat autorisé. C'est justement là que se situe le problème ! Et c'est pour cela que leurs paroles sont dénigrées et que leur travail n'est pas reconnu.

J'en veux pour preuve le peu d'écho qu'ils trouvent dans la presse. J'y ai lu qu'à vouloir limiter le salaire des grands chefs d'entreprise nous risquons de les voir quitter le navire. J'y ai lu un peu plus loin que les fonds alloués aux postes APE seraient jetés par la fenêtre. Certes, ces fonds ne servent plus l'objectif initial. Mais sont-ils pour autant gaspillés ? Par ailleurs, accorder des salaires démesurés n'est-ce pas faire acte de gaspillage ?

On peut facilement évaluer ce que coûte un travailleur et ce que rapporte un employeur, mais il n'est pas aussi simple d'évaluer ce que rapporte un travail social bien fait. Ce qu'il convient d'évaluer, c'est le service rendu par une équipe professionnelle. Quelles économies ne sont pas faites quand on prévient des problèmes au lieu d'essayer de les résoudre ? Quelles économies ne sont pas faites quand on crée du lien social ?

Il est dès lors étonnant qu'on s'inquiète plus de voir partir les « gros bonnets » qu'on ne s'inquiète de cette liquidation du social. Or il y va d'un réel sabotage qui se joue à tous les niveaux : là ce sont les ASBL qui perdent leur droit de ne pas être des sociétés (ce qui équivaut à dire qu'il n'y a pas d'activité humaine qui ne vise la rentabilité - c'est ce qu'on nomme une idéologie !) ; ici, ce sont les conditions de possibilité des services qui sont malmenées (suppressions d'emplois, jobs sous-qualifiés et sous-payés). Là encore, c'est l'obligation de mettre les gens en concurrence qui prévaut ; ici c'est l'opprobre qui est jetée sur le secteur non-marchand comme elle l'est déjà jetée sur les services publics.

La question véritable n'est pas de savoir comment faire des économies, mais de savoir dans quel monde nous voulons vivre. Voulons-nous être accueillis par des personnes sans qualification lorsque nous avons besoin de soutien ? Voulons-nous livrer les personnes plus vulnérables (enfants, personnes âgées, personnes handicapées, ...) à elles-mêmes ou, pire, aux requins qui se repaissent de la souffrance d'autrui ?

Les travailleurs sociaux ne gaspillent pas l'argent public. Tout au contraire, ils répondent à des problèmes réels et refusent de parler dans cet novlangue économiste qui réduit la vie à de la marchandise. N'en déplaise aux grands chefs d'entreprise, il est grand temps de passer à une autre logique. C'est le moment de leur reprendre la barre et d'aller voguer ailleurs, loin des eaux froides du calcul égoïste. Le temps n'est plus au gaspillage... ni au pillage de la terre et des hommes !

Ulysse lui-même dut se détourner des charmes de Circée qui tentait de l'enfermer dans les limites étriquées du « petit moi ». A sa suite, détournons-nous de cette logique qui nous pousse à nous comporter comme de simples bêtes insatiables. Certes nous mangeons, mais nous ne mangeons pas dans des auges : nous partageons nos repas ! En effet, si la nourriture nourrit l'être humain, ce sont les relations qui nourrissent les personnes. Carine l'avait magnifiquement exprimé dans un atelier Pot'licot, lorsqu'il y a déjà bien longtemps, elle dit « la nourriture, c'est parler avec quelqu'un, j'en ai besoin pour vivre, si on ne me parle pas je pourrais mourir ».

Parler en « je » est bouleversant car parler en « je » nous met en présence. Nous sommes alors touchés par les autres. Dès lors, rien ne peut plus ne pas nous concerner. Nous ne pouvons plus fermer les yeux. C'est cela le grand voyage : sortir de soi pour se présenter et se rendre présent à la vie, aux autres et au monde !

Comme le dit si justement Arthur : « la marche au début, ça monte, ça calme. J'ai entendu des oiseaux la nuit, c'est la première fois, bien. J'ai été piqué par des tiques et des taons, moins bien. ... on a écouté la nature. Le soleil était là et j'étais là pour le soleil ». Lao-Tseu ne l'aurait pas mieux dit ! Mais sans doute aurait-il été, lui aussi, aujourd'hui, et à l'instar des travailleurs sociaux, pris pour un handicapé, un naïf ou un drôle...

Olivier Philippart.

Le Petit Peuple en mouvement

Aux Coquelicots le voyage et l'aventure prennent une place importante. Dans la vie et l'imaginaire du Petit Peuple, il reste toujours un horizon à découvrir. Cette année, nous partirons tous ensemble en septembre près de Dunkerque (ce que nous appelons entre nous le « camp d'été »). A côté de ces « vacances », certains se sont lancés dans des explorations plus téméraires : retraite artistique à Wavreumont (un délicieux voyage intérieur), une semaine de marche en Gaume au fil du GR16, ... De retour, riches de nos découvertes, nous nous posons de nouvelles questions : peut-on partir sans ceux qu'on aime ? Quelle est la différence entre un voyage et des vacances ? Ne serait-il pas temps d'aller voir ailleurs si on n'y est pas ...

Michel : en hiver, on est parti en petit groupe à Wavreumont.

Nicole : on a dessiné de la peinture

Mathilda : comment les éducateurs choisissent qui part ?

Paulette : on a regardé parmi les personnes handicapées appréciait « l'atelier peinture ». Mais c'est difficile de laisser des gens de côté. Par exemple Michel n'était pas prévu au début et désirait faire partie de l'aventure, c'était dur de partir sans lui. On aurait pu prendre plus de personnes avec nous mais nous sommes limités par les véhicules disponibles.

Patrick : pour moi, on pourrait faire un « camp cinéma ». Ou aller à Bruxelles faire un « camp dinosaures » !

Gérard : ben si on faisait un « camp TV » plutôt ?

Mathilda : ou un « camp ours », on irait voir les bébés « ours-pollen ».

Sylvestre : pourquoi vous partez tout seul ? On ne peut pas rester tous ensemble ?

Mathilda : en petit groupe c'est mieux. Dans un grand groupe, il y a plus de chances de se disputer.

Paulette : en petit groupe, on voit les gens différemment. On a plus de temps avec chacun et le rythme est plus tranquille.

Michel : moi, j'aime mieux partir en grand groupe. Françoise n'est pas partie avec moi et elle a boudé sur moi à mon retour. Et Paul aussi !

Paul : quand Michel est parti, j'étais triste. En somme, j'étais jaloux.

Nicole : en grand groupe, on est plus, j'aime mieux quand il y a plus parce qu'il y en a beaucoup.

Paul : dans un petit groupe, on n'entend rien, c'est plus calme.

Gaëtan : mais, à beaucoup dans la chambre on est plus pour rire avec les copains.

Arthur : oui, tous ensemble c'est mieux. Au « camp marche » je pensais à toi tous les jours et je disais « Kuppy tu me manques ». Quand il y a des absents, je pense à eux.



Olivier K : Josef Schovanec dans son livre (*Josef Schovanec, Eloge du voyage à l'usage des autistes et de ceux qui ne le sont pas assez*) nous parle de voyager pour sortir de sa zone confort. Il nous dit que sortir de notre zone de confort est bon pour nous . Elle est où ta zone de confort ?

Patrick : le confort, c'est s'étendre et ne rien faire du tout.

Arthur : le confort c'est quand je suis content et joyeux. Stressé, ce n'est pas le confort. Après, je pleure un bon coup et parfois ça va mieux. En forme et bien dormi, ça c'est le confort. Quand j'ai des hauts et des bas ça ne va plus. Ben oui , le confort ce n'est pas tout le temps évident, c'est dans la tête tu vois.

Paul : moi, mon confort c'est sur la lune !

Jérôme : le confort, c'est dans ma grande maison. J'ai signé pour la maison et j'ai la clef.

Marie-Pierre : Ma maison, je la loue donc j'ai du confort matériel mais c'est incertain.

Johanne : mon confort c'est partir à la mer, à l'hôtel en vacances. On ne fait rien, on va à la plage, on revient pour boire une bière ensemble, il fait chaud ... A la maison ce n'est pas le confort. Le confort c'est quand je suis en « hôtel all-In ».

Nicole : le confort, c'est à Strée , au « Got », c'est chez moi.

Sylvestre : le confort ça va fort !

Paulette : ma zone de confort c'est chez moi quand tout le monde est en vacances, quand rien n'est programmé. Les voyages ce n'est pas le confort. Déjà, j'ai horreur de faire les valises.

Gaëtan : aller marcher longtemps c'est l'aventure, ce n'est pas la zone de confort.



Michel : oui, marcher jusque St-Jacques c'était l'aventure. On était tous des pèlerins comme les autres, on parlait avec d'autres pèlerins, on parlait du voyage, on marchait avec eux. Quand je suis revenu, j'avais changé. Moi, l'appartement, les amis, ... tout avait changé. J'étais content, j'avais les larmes aux yeux tout le temps.

Gérard : partir à Pescara c'est des vacances. Partir en kayak (ndr : 1 mois de navigation de Nantes à Brest) c'est un voyage. A Pescara, je sais ce que je fais : rien. Au kayak je ne savais pas ce qui allait arriver. Le kayak c'était un truc de fou, jamais plus de la vie ! .

Jérôme : si je faisais un grand voyage tout seul ça me ferait du bien. Mais un grand-grand voyage tu sais : loin ... et ... longtemps.

Sylvestre : un grand voyage oui, mais avec ma maman.

Johanne : non hein, si tu restes avec tes parents, tu restes petit.

Sylvestre : mais j'ai le handicap !

Michel : mais viens hein, on ne va pas toujours s'occuper de toi quand même !

Sylvestre : oui mais ... je ne sais pas en fait ... tout en réfléchissant ... si je me trompe de chemin ... là tu comprends ... je saurais ? .. ça ne me dérange pas ... pfffff ... allez je le fais ? mais en fait non.

Mathilda : je n'en peux plus de rester à la maison, je veux bien partir des mois.

Paulette : moi, je ne pars jamais longtemps. L'idée me plairait bien mais je ne saurais pas quitter ma famille.

Arthur : oui, je pourrais partir loin. Mais en train et en tram. Tu sais pourquoi ? Parce que ça va doucement. L'avion au début il roule, ça va. Mais après tu as les oreilles bouchées et ça va à fond. C'est mieux le train ... ouiiiiiiiis ... le train tranquille.

Jérômine : longtemps, ce serait trop long. Le temps serait trop grand. Quitter ma famille ... c'est dur. Pour partir à Wavreumont, j'ai pleuré, j'étais triste de quitter.

Paul : moi, un long voyage je l'ai déjà fait et je le refais quand tu veux, même aujourd'hui si on part.

Olivier K : je suis comme toi Paul : mon sac à dos est prêt à partir.

Paulette : ah mes valises sont dans le grenier.

Patrick : moi aussi Paulette, mes valises ne sont pas prêtes. Le voyage en kayak je l'ai fait mais je n'aime plus. Je suis trop vieux maintenant.

Paulette : partir, ce n'est pas un peu égoïste ? Tu pars pour toi et tu laisses les autres derrière ?

Johanne : oui, si je partais longtemps je m'en voudrais. Mon frère reste en Belgique et j'aurais peur , il pourrait mourir.

Olivier K. : en restant en Belgique, tu l'empêches de mourir ?

Mathilda : pour l'empêcher de mourir, tu peux prier le bon Dieu.

Olivier K. : tu peux partir en pèlerinage pour prier Dieu , c'est un long voyage en fait.

Paul : tu n'as qu'à l'emmener avec toi , comme ça s'il meurt tu l'enterres là bas.

Michel : oui et si tu tombes morte sur la route et que t'es seule ? Qui va te trouver ? Qui va te ramasser ? Faut pas voyager seul !



Paulette : avoir une famille m'empêche de voyager. Quand mon papa était au home, je restais tout près pour être là « au cas où ».

Mathilda : ma famille, je la plante là, comme un piquet ! Mais qu'on me laisse partir.

Gaëtan : Je peux partir seul. Si je dis à ma maman où je vais elle ne sera pas fâchée.

Gérard : ça coûte très cher de voyager.

Michel : marcher ça ne coûte rien !

Johanne : oui, si tu veux voyager pas cher tu ne prends pas l'avion. Mais Olivier , pour partir loin on n'a pas le temps.

Gaëtan : ben moi ça va j'ai le temps.

Patrick : je n'ai pas le temps : je suis ici.

Olivier K . : tu ne pourrais pas être ici ailleurs ?

Patrick : non , moi c'est ici ici !

Gérard : moi non plus je n'ai pas le temps de voyager.

Olivier K . : tu as des rendez-vous importants ?

Gérard : je dois être chez moi tu vois.

Sylvestre : il y a un chat et un chien à surveiller à ma maison. Mes parents n'ont pas le temps non plus. Et puis, j'ai du travail à la maison : j'ai des pierres à déplacer.

Michel : les pierres elles ne bougent pas, elles seront toujours là quand tu reviendras.

Olivier K . : tu peux voyager avec une pierre dans ton sac si c'est important pour toi de déplacer des pierres.

Michel : ça ne cause pas une pierre ! Partir avec une pierre , il est fou !

Paul : quand je prenais le temps ça allait. Maintenant que je suis au home je n'ai plus le temps. Dans ma maison le temps était long, tellement long que je faisais des conneries. Maintenant mon temps est rempli. Parce que mon temps est écrit : il y a un horaire de moi.



Olivier : Josef Schovanec nous dit que le voyage transforme le voyageur. Vous trouvez que ceux qui sont revenus du « camp marche » ont changé ?

Michel : leur figure a changé. Avant ils étaient blancs. Annick a pris des couleurs, ça lui va bien. Ils étaient content de revenir : marcher dans la nuit c'est long.

Mathilda : je suis plus calme, ça calme de marcher. C'était l'aventure. L'aventure ça me fait grandir. Je suis prête à repartir.

Sylvestre : j'aimerais essayer de marcher comme eux pour faire sortir la haine que j'ai en moi. Tu les vois eux, ils ont marché et leur passé, leur mauvais, ... tout s'en va .

Johanne : ce genre de voyage me fait grandir. Je suis une plus belle personne quand je fais ça, je suis fière de moi et alors je m'aime bien. Tu vois bien qu'ils ont marché. Mathilda, par exemple, elle ne crie pas aujourd'hui. Et elle n'a rien piqué à manger pendant la semaine. Annick était différente aussi. Elle parlait d'une autre manière. Elle est toujours ma responsable, mon éducatrice, mais plus cool. La marche, ça l'a calmée.

Gaëtan : marcher fait du bien. Je me suis regardé dans le miroir : ma peau a changé, j'aime mieux ma peau.



Nicole : Arthur a marché loin, beaucoup, longtemps. Quand je marche, ça me fait du bien aussi.

Arthur : la marche ... au début ... ça monte, ça calme. J'ai entendu des oiseaux la nuit, c'était la première fois, bien. J'ai été piqué par des tiques et des taons, moins bien. On a dormi dehors, on a marché avec une lampe de poche, on a écouté la nature. Le soleil était là et j'étais là pour le soleil.



L'atelier Pot'licot

Vous recevez notre Pot'licot tous les 3 mois. Nous n'avons jamais pris le temps de vous faire visiter les coulisses de notre atelier d'écriture. Alors suivez le guide, c'est le moment de montrer comment et pourquoi nous écrivons.

Le Pot'licot n'est pas le "bulletin" des Coquelicots. Il est en lui-même une réalisation artistique basée sur un atelier d'écriture. Le Pot'licot présente le résultat d'un travail de réflexion, d'expression et d'écriture. Le Pot'licot sert effectivement de vitrine aux Coquelicots, de la même manière qu'une exposition de peinture, une représentation de cirque ou une journée sportive peut le faire.

Sylvestre : le Pot'licot, j'aime bien pour ouvrir mon cerveau, pour pas qu'il se resserre tu vois. Les éducateurs l'ouvrent avec des histoires.

L'atelier se déroule dans le local « réflexion-vidéo ». Nous travaillons souvent autour d'une table, en cercle pour que chacun ait facilement accès à la parole et au regard de l'autre.

Deux accessoires sont indispensables : un stylo à toute épreuve et un gros bloc-notes ! Toutes les paroles sont notées. Elles seront ensuite relues, validées (ou pas) par son auteur puis reliées les unes aux autres. Parfois nous utilisons des livres, documentaires, conférences, ... comme support à notre réflexion. Nous imprimons +/- 280 exemplaires de chaque numéro (55 en interne & 235 à l'envoi).

L'atelier est porté par deux éducateurs : Olivier Küpper et Paulette Marchal (qui est également logopède). L'atelier nécessite 2 éducateurs pour bien fonctionner : l'un pour lancer le débat et porter les discussions, l'autre pour noter et déceler les perles qui se disent. L'atelier peut accueillir +/- 10 personnes handicapées mentales, selon les profils. Le nombre minimum est de +/- 8, en deçà de ce nombre la parole circule moins bien et les échanges sont moins riches.

L'atelier Pot'licot a lieu chaque mardi matin. Il se retrouve systématiquement dans chaque planning des ateliers (planning qui change tous les 6 mois). Il est maintenu l'été mais sous une forme différente (chaque matin d'une semaine, parfois pendant deux semaines). Le Pot'licot doit sortir tous les trimestres, il y a donc une attente de résultat sur l'atelier.

L'atelier fait partie du groupe des « ateliers réflexions ». Certaines personnes handicapées mentales sont invitées par l'équipe éducative à participer à l'atelier en fonction de la pertinence de leur projet individuel. D'autres sont volontaires, le groupe contient un « noyau dur » de fidèles d'année en année.

Jérôme : je les garde tous. Jean-Pierre va voir sur l'ordinateur pour l'avoir en couleur. Ils sont dans ma chambre, bien rangés dans un tiroir.



Les ambitions de l'atelier

Définir en groupe des sujets de réflexion. Ces sujets concernent des thèmes existentiels (l'amour, notre corps, la vie, l'estime de soi, ...), il y a alors des moments de rencontre véritable entre des personnes confrontées ensemble à des questions intimes. Certains thèmes abordent des moments de vie aux Coquelicots. Il s'agit de penser ensemble et de mettre en écrit ce que l'on pense afin de pouvoir témoigner du fait que l'on pense.

Aider à la réflexion et la mise en mots de ses idées. Les participants à l'atelier ont souvent des difficultés à former leurs idées et par la suite à les verbaliser. Le travail du groupe est de soutenir la pensée et l'aider à émerger hors des ruminations incessantes de chacun.

Utiliser ce qui se dit pour mieux comprendre. Comprendre la personne handicapée mentale mais aussi (et surtout) l'humain en général. Cela permet de s'ouvrir à de nouvelles idées en terme de relations.

Témoigner de l'universalité des propos. Les paroles des éducateurs, des personnes handicapées mentales, des stagiaires, ... sont mélangées et inscrite dans un dialogue.

Arthur : quand on me lit est-ce que je suis handicapé ?

S'initier au monde de l'écriture. Il s'agit de s'amuser avec les mots, les consonances, les sens. Nous visons un travail artistique, éveiller une pensée ou une émotion dans le chef du lecteur.

Découvrir le poids et l'effectivité de notre parole. En voyant notre parole imprimée sur le papier, on comprend son importance et les effets qu'elle induit. Il faut alors assumer ses mots et agir en responsable de son discours.

Mathilda : le Pot'licot, je le cache chez moi. C'est personnel, je ne le montre pas à maman sinon elle me posera des questions.

Créer la composition graphique. Le Pot'licot contient des illustrations, peintures, photographies, ... Leur choix est le résultat d'une réflexion et d'une recherche en collaboration avec les participants aux ateliers d'expression.

Créer physiquement le magazine. Il s'agit d'un travail en groupe de plusieurs heures. Il faut : imprimer, trier, plier, relier, re-plier, étiqueter et enfin ... poster le Pot'licot. Le magazine est un objet physique que chacun a au moins touché une fois de ses mains, la parole devient de la matière.

Ouvrir une fenêtre à l'intérieur des Coquelicots. Chacun reçoit un exemplaire du trimestriel et peut découvrir la parole de l'autre. Cette découverte suscite des interrogations, des joies, des questions, ...

Ouvrir une fenêtre à l'extérieur des Coquelicots. Le magazine est envoyé à nos donateurs, collaborateurs et sympathisants. La parole du Petit Peuple sort de l'institution et présente les joies, les questionnements et les valeurs vécues au présent.

Recueillir les retours. Parfois nos textes ne laissent pas indifférents et nous nous mettons à disposition pour en expliquer la genèse et le contenu.

Johanne : je n'imaginai pas que j'étais lue. Je ne connais pas les lecteurs. Ils peuvent me répondre, j'aime bien.

